

Trois leçons sur l'affaire Weinstein

Olivier Maillart

Numéro 72, printemps 2018

La querelle de la laïcité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillart, O. (2018). Trois leçons sur l'affaire Weinstein. *L'Inconvénient*, (72), 6–8.



TROIS LEÇONS SUR L'AFFAIRE WEINSTEIN

Olivier Maillart

La leçon de Faulkner

L'affaire dite Weinstein, à l'automne dernier, a été l'occasion de révélations pour le moins fracassantes. Ainsi donc, le monde du spectacle était un univers crapuleux, où l'on abuse souvent d'individus jeunes, désireux de devenir des vedettes, hommes et femmes, adolescents et adultes, en échange de promesses concernant leur carrière ? Stupeur. Ces gens si sympathiques, tout sourire sur les photos, élégants dans les défilés, arpentant toute l'année tapis rouges et escaliers pailletés des festivals ! Ces artistes merveilleux dont on ne cesse de nous vanter non seulement le talent, mais aussi les vertus. Qui soutiennent les victimes de toutes les guerres, se battent contre le sida et le cancer, luttent contre le réchauffement climatique et les discriminations. Ils pouvaient donc, pour certains d'entre eux... mal agir ? On comprend la déception. Le sentiment de trahison, même. La douleur. Jamais, jamais on n'aurait pu imaginer une chose pareille.

À moins que... À moins d'avoir lu *Nana*, bien sûr. Ou encore *Bel-Ami*. Ou bien d'avoir vu quelques films, comme *All about Eve*, *Les ensorcelés*, *Le dernier nabab*, même *Show Girls*. Et aussi, du côté de la peinture, certains tableaux de Degas pour le moins éloquentes à propos des mœurs des « protecteurs » des petites danseuses de l'Opéra de Paris. En fait, pour quiconque disposait d'un minimum de culture, il n'y avait,

dans toute cette affaire Weinstein, *strictement aucune révélation*. Comment alors expliquer un tel déchaînement, et plus encore : l'enthousiasme, les cris de joie qui accompagnèrent l'hallali ? Car il y eut vraiment, tandis que les révélations pleuvaient comme vaches normandes qui pissent, tout ce que voulait Meursault pour le jour de sa propre exécution : beaucoup de spectateurs et, surtout, beaucoup de cris de haine.

C'est qu'on pouvait se livrer tous ensemble à la saine joie de la haine, comme dans une grande foule où l'on s'amalgamait, où l'on fusionnait, échappant enfin à l'horrible fardeau d'être soi, dans le plaisir régressif et douceâtre *d'être nous*. Les noms sortaient tous les jours du chapeau, les révélations chassaient les révélations, les clubs de tricoteuses semblaient renaître et la machine tournait à plein. Roman Polanski, Kevin Spacey, Tariq Ramadan, Pierre Joxe, tant d'autres. Les noms des odieux étaient toujours écrits en gros. Les dénonciations, elles, étaient le plus souvent anonymes. Et alors ? me direz-vous.

Parfois cependant, sous la menace d'une plainte pour dénonciation calomnieuse, une jeune femme rebroussait chemin. Elle avait parlé un peu vite. À y bien réfléchir, elle ne se souvenait plus si bien. Ce n'était peut-être pas ce jour-là. Ou bien pas cet homme-là. Mais bon, il fallait comprendre : c'était la libération de la parole, et *toute libération est toujours bonne* ; le Bien entravé se déchaînait, et le Bien est toujours bon. Tant pis s'il y a quelques erreurs de temps en temps.

C'est que notre époque préférera toujours *savoir un innocent en prison qu'un coupable en liberté*. Un peu comme le pauvre type qui se fait brûler vif, à la fin de *Sanctuaire*, pour un viol qu'il n'a pas commis. Vous vous souvenez ? Il le faudrait. Il faudrait *toujours* nous souvenir de ce que dit Faulkner, quand nous sommes saisis par le Démon du Bien, par le désir de venger les jeunes femmes harcelées, humiliées, détruites.

Horace arrive en courant, trop tard : « De la masse qui brûlait au milieu du brasier ne sortait plus le moindre bruit. Parmi les flammes qui tordaient leurs langues souples et grondantes autour de cette masse incandescente, on ne distinguait plus que la vague silhouette de quelques bouts de poteaux et de planches. »

Et puis il entend autour de lui les voix des lyncheurs : « Qu'on fasse à l'avocat comme on vient de lui faire à lui. Ce qu'il lui a fait à elle. Seulement nous, on ne s'est pas servi d'un épi. On lui a fait regretter que ce ne soit pas un épi de maïs. »

Or c'est Popeye qui a violé la jeune Temple Drake avec un épi de maïs. Mais c'est Goodwin qu'elle a finalement accusé. Lui qui a été arraché à sa prison, torturé, violé et brûlé vif. Comme ça. Sans que son avocat impuissant (*ni le lecteur avec lui*) puisse rien y faire. C'est qu'il s'agissait de faire le bien, que voulez-vous...

La leçon d'Eschyle

J'y songe, d'ailleurs : Malraux, la formule est restée célèbre, a parlé à propos du livre de Faulkner de « l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier ». C'est que je ne cesse de repenser à la sagesse grecque, depuis le début de cette histoire. Sans doute à cause de ces manifestations de femmes, ces pétitions, révélations, aveux et autres confessions publiques. Tout cela me rappelle *furieusement* (ah ah) l'*Orestie*.

Dans la fameuse trilogie d'Eschyle, nous assistons à un terrible déchaînement de violence, à un cycle proprement infernal, interminable. Agamemnon rentre de la guerre de Troie. Il est accueilli par son épouse, Clytemnestre, et aspire au repos. Pourtant celle-ci l'assassinera avec l'aide de son amant, Égisthe. Monstrueux, bien sûr. Encore faut-il rappeler qu'avant de partir pour l'Asie mineure Agamemnon avait fait sacrifier leur fille, Iphigénie, pour se concilier les dieux et permettre le départ de l'armée achéenne. Mais la roue du meurtre n'a pas fini de tourner. Car Agamemnon et Clytemnestre avaient d'autres enfants. Et Oreste, encouragé par sa sœur Électre, reviendra, adulte, pour assassiner sa propre mère, et celui qui est devenu son nouvel époux. Le voilà justicier, vengeur de son père, mais aussi monstrueux criminel matricide... Il est alors poursuivi par les divinités de la vengeance, les Érinyes (que les Romains appelaient « Furies »).

Ces figures effrayantes sont des divinités archaïques pour les Grecs. Elles incarnent un monde pulsionnel et monstrueux, que déploient leurs noms : Mégère, la Haine ; Tisiphone, la Vengeance ; Alecto, l'Implacable. Il faudra les efforts conjugués d'Apollon et d'Athéna pour mettre un terme à leur course : les hommes devront leur rendre un culte, mais elles cesseront d'attiser la vengeance éternelle (car entre les hommes il est toujours possible d'alléguer une faute anté-

rieure, et désirable de réclamer vengeance, quitte à ce que cela ne s'arrête jamais). Elles obéiront à une nouvelle loi, celle de la justice.

Ce grand ensemble dramatique est extraordinaire. Il nous montre une société humaine élaborant patiemment le droit. Il nous montre qu'elle ne peut concevoir celui-ci que comme un don des dieux, tant ce cadeau lui semble de grande valeur. Il nous montre aussi en quoi consiste la justice pour les Grecs : comme un refus de ce qui n'a pas de fin. Autrement dit *comme une limite*. Mes amies féministes pourront toujours chouiner en lisant dans le récit eschyléen un pamphlet masculiniste qui voit l'ordre patriarcal raisonnable se substituer au désordre matriarcal pulsionnel (ce que la trilogie dit aussi), l'essentiel est ailleurs. Pour qu'une justice humaine existe, il faut qu'elle demeure dans les bornes du fini. L'idée même d'illimitation est contraire à celle de justice, parce qu'elle est contraire à l'humanité. Voilà la grande leçon d'Eschyle. Elle vaut toujours pour nous, vraisemblablement. Seulement, sommes-nous encore capables de l'entendre ?

C'est que nous avons déjà, à La Haye, un Grand Tribunal qui s'est doté d'une « compétence universelle », c'est-à-dire illimitée dans l'espace. Quelques mois avant l'affaire Weinstein, le législateur français décrétait à son tour que certains actes (viol, harcèlement, mais aussi tout ce qui tournait autour de la discrimination et du racisme) seraient imprescriptibles. Autrement dit que le dépôt de la plainte devenait illimité dans le temps. Notre justice se *divinise*, en quelque sorte. Seulement, malheureusement, comme nous-mêmes demeurons humains, trop humains, le hiatus risque de devenir béant entre nos limites consubstantielles et notre prétention à l'illimité. C'est là très précisément ce que les Grecs appelaient l'*hybris*, la démesure.

La leçon de Mathilde

J'avoue m'être fait toutes ces belles réflexions parce que, et là je sens que je vais faire plaisir à Mégère, Tisiphone et Alecto, ces histoires m'ont quand même donné quelques sueurs froides. Non que je sois un riche imprésario au cigare entre les dents, un producteur de cinéma entouré de jolies filles qui partagent sa vie entre fêtes somptuaires sur des yachts, projections privées et partouzes cocaïnées. Oh que non, hélas !

Je suis professeur en classes préparatoires littéraires, ce qui veut dire que je parle de littérature et de cinéma devant un public essentiellement féminin. C'est une activité agréable, mais elle ne l'est que parce que la littérature peut être au cœur de mon travail. La littérature, c'est-à-dire la nuance, le rire, l'ironie. Pour dire les choses plus clairement, je ne censure pas mes plaisanteries comme un professeur nord-américain quand je fais cours (voir *La tache* de Philip Roth). Je chambre mes élèves, je me moque, et j'essaie toujours de les attirer vers ce qu'ils ne connaissent pas, ce vers quoi la littérature seule peut les amener : une vision plus riche et plus lucide du monde, doublée d'une meilleure connaissance d'eux-mêmes.

Or depuis quelques années, un de mes grands désespoirs pourrait se résumer comme suit : lorsque je garde contact avec d'anciens élèves, je suis toujours frappé, concernant bon

nombre de demoiselles, par un douloureux sentiment d'échec. Comme si, dans mon combat contre la Bêtise, celle-ci avait été la plus forte. Parce que, bien souvent, malgré deux années de cours, et donc d'apprentissage de la nuance, de l'ironie, de la beauté, je les vois tomber dans tous les panneaux. Je les envoyais comme des agnelles au milieu des loups, et voilà qu'après un an ou deux de fac elles me reviennent véganes, féministes, LGBT, toute la panoplie... Ces demoiselles, toutes issues ou presque de familles en voie de déchristianisation accélérée, illustrent parfaitement la pensée de Chesterton : « Lorsque les hommes ne croient plus en Dieu, ils ne croient pas en rien ; ils se mettent à croire en n'importe quoi. »

L'une m'explique ne plus manger que du soja. Une autre qu'il faut veiller à ce que les enfants, à Halloween (imbécillité sans nom dont elle ne remet nullement en question l'existence), portent des costumes « qui n'offensent ou n'oppressent » personne. Une troisième me vante un groupe de réflexion « féministe, inclusif, pro-choix, dans l'esprit de la convergence des luttes » baptisé « Les Copines », dont l'objectif principal consiste, pour ses membres, à apprendre l'art et la manière de se bien « déconstruire ». Les jeunes « copines », encore peu expérimentées (notamment dans la tenue d'un discours qui ne serait jamais offensant, ce qui semble tenir du parcours de combat vu que les offenses poussent de nos jours comme des champignons), doivent y être à l'écoute des copines plus expérimentées, pardon, plus expérimenté-e-s, c'est-à-dire plus déconstruit-e-s. Et le programme de se clore par cette mise en garde enthousiaste : « Se déconstruire est un sacré boulot ! »

Sans avoir jamais été très fan de Jacques Derrida, je crois bien qu'il ne méritait pas ça. Place, cependant, à la femme déconstruite. Autrefois le cliché journalistique consistait à encourager les gens à se *reconstruire* (après un traumatisme, une perte, etc.). À présent, c'est l'inverse. « Faire et défaire, c'est toujours travailler », comme disaient les vieilles gens, mais tout de même, cela vous donne une image un brin mécaniste de la personne humaine. Comme si la femme était un Lego que l'on pouvait s'amuser à construire, déconstruire et reconstruire selon une conception assez technicienne (et, pour être franc, effrayante) de l'humanité.

Pourtant, la demoiselle qui m'entretenait de ces questions est une jeune femme de grande valeur. Elle s'appelle Mathilde. Elle est volontaire, joyeuse, drôle, profondément bonne. Elle aime la littérature, s'intéresse à Nicolas Bouvier et aux contes vietnamiens... L'entendre me débiter des bêtises pareilles me blessait profondément, comme si je l'avais perdue. Comme si, elle aussi, le monstre moderne me l'avait arrachée.

Et puis un miracle se produisit. Nous avons pris un verre et devons retrouver un autre de ses camarades de promotion, qui lui pour le coup file du côté réactionnaire : militant à l'Action française (groupuscule royaliste un brin anachronique qui milite pour le retour en France du système monarchique), il nous avait conviés à une soirée avec ses camarades.

Nous y arrivons. Comme souvent dans ce type de réjouissances marquées à droite, il n'y a que des garçons, tous bien coiffés et cravatés. Ma chère Mathilde, avec son homosexualité, son franc-parler et ses idées farfelues, déboule là-dedans comme un chien dans un jeu de quilles. Je ressens une petite angoisse car, quoi que je puisse penser de ses idées, je l'aime beaucoup, et même si elle n'est plus mon élève depuis longtemps, je me sens responsable d'elle. Pourtant, je vois très vite tous nos petits fachos faire cercle autour d'elle. Elle est belle, elle est drôle, ils sont émerveillés. Elle reprend l'un quand il parle mal ou emploie un mot grossier pour désigner les homosexuels. Elle explique par le menu combien il est difficile d'être végane et d'aller au restaurant à Paris, comment elle est obligée de n'être que végétarienne si elle veut sortir et avoir une vie sociale en dehors de chez elle. Son charme nous irradie tous.

Le lendemain, je lui écris pour lui demander comment s'est passée la soirée après mon départ, encerclée qu'elle était par tous ces affreux. Elle me répond que tout s'est bien passé : « Tout le monde était sympathique avec moi, comme quoi j'ai bien fait de faire ce voyage vers les terres inconnues de la droite, histoire de me faire ma propre opinion. »

Je lui avoue alors : « Cela m'a drôlement rassuré, rapport à toutes les opinions curieuses que je vous découvre : vous restez une exploratrice pleine de curiosité pour les peuples exotiques, y compris ceux qui vivent à côté de chez vous. J'espère que vous resterez toujours ainsi. »

Elle : « C'est le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait. Merci. »

Je voudrais terminer là-dessus, sur ce plaisir toujours vif que prend un enseignant quand la vie, et même une de ses anciennes élèves, lui donne une bonne leçon. Tout ne sera pas perdu, tant que quelques hommes et quelques femmes parviendront à vivre ensemble, à nouer commerce, à s'aimer et à se moquer les uns des autres – malgré les efforts insensés des furies qui hurlent tout autour. ■